

MAI 2020

www.nrp-lycee.com

lettres  
lycée

Nouvelle Revue Pédagogique

NRP

N° 90 / 11,75 € / ISSN 1636-3574

Le « gai savoir »  
des écrivains

Séquences

► Les ingénus  
de Voltaire = 2<sup>de</sup> - 1<sup>re</sup>

► Imaginer et penser avec  
les *Fables* de La Fontaine = 1<sup>re</sup>

Nathan



Jan Steen, Rhétoriciens à une fenêtre, v. 1661-1666, Museum of Art, Philadelphie.

## L'inénarrable gaieté de l'être

Par **Philippe Arnaud**, professeur de philosophie, auteur du *Rire des philosophes* (Arléa, 2017)

### Sommaire

- 17 Rire et humour
- 17 Gaieté philosophique sur fond de légère ébriété
  - Le rire qui chatouille... la pensée
  - Le rire, aux frontières de la philosophie
- 18 Intervention de la littérature, sur son fier destrier
  - La sagesse joyeuse contre la solennité des « culs de plomb »
  - Le cas de Sterne, et la force de l'humour anglais
- 20 Le pathétique ridiculisé, ratiboisé et finalement ruiné
  - Se moquer, quand les émotions nous trompent
  - L'avenir sourit-il ?

« **P**ourquoi ne pas être drôle dans un livre ? » demandait Philip Roth. Le romancier disparu en 2018 parlait souvent de la joyeuse musique de l' « égosphère » : le rire, moment de communion, instaure une relation d'ego à ego, et c'est pourquoi nous aimons rire.

Dans *La Valeur du rire*<sup>1</sup>, Virginia Woolf affirmait que les puissants ne craignent rien de plus que « l'éclat du rire, qui tel l'éclair les foudroie ». Elle ajoutait : « L'idée est bien ancrée en nous que les larmes ont quelque chose de vertueux. » Nous n'associons pas spontanément l'auteure des *Vagues* à la drôlerie ; elle n'a pourtant cessé de défendre l'esprit comique dont elle pensait que les femmes et les enfants étaient « les grands prêtres ».

## Rire et humour

Évacuons tout de suite la question de la différence entre le rire et l'humour. L'humour est la forme d'esprit qui consiste à dégager les aspects insolites ou plaisants d'une situation, nous dit le dictionnaire. Faire de l'humour, c'est plaisanter. Entre le rire, le sourire (un rire silencieux), la plaisanterie, le comique, l'humour, la gaieté, il y a sans doute mille nuances. Mais là n'est pas l'essentiel. Aujourd'hui, les comiques à la télévision se présentent comme des humoristes. Dont acte !

La première remarque que l'on peut faire si l'on essaye de réfléchir sérieusement au rire, c'est que le rire n'est pas sérieux. Il s'oppose même au sérieux. Le problème du rire, c'est celui du sérieux, en négatif. C'est important d'être sérieux de temps en temps, mais ce n'est pas parce qu'on a l'air sérieux que l'on est sérieux ! Voilà le problème du sérieux, et qui pose donc, si on prend les choses à l'envers, le problème du rire – si problème il y a.

Deuxième remarque : les gens qui ne savent pas rire ne sont pas sérieux. L'écrivain anglais Chesterton disait : « Amusant n'est pas le contraire de sérieux. Amusant est simplement le contraire de pas amusant. »

L'esprit de sérieux, ce que Virginia Woolf appelait l'« esprit de solennité » est parfois fascinant. Fasciner est même son objectif principal. Souvenons-nous de La Rochefoucauld : « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. »

## Gaieté philosophique sur fond de légère ébriété

### Le rire qui chatouille... la pensée

Aristote déjà considérait le rire comme un énergisant et un stimulant. « *L'homme est le seul animal qui rit* », écrit-il dans les *Parties des animaux*, livre III (chap. X), un traité de science naturelle, qui est aussi un essai de classification des êtres vivants, en fonction de leurs différents organes. Aristote analyse le rôle spécifique de ces différents organes... et en vient à aborder la question du rire quand il parle du diaphragme, cette cloison musculaire qui sépare la cage thoracique et la cavité abdominale. Le rire, dit-il, est le résultat d'une contraction du diaphragme. Aristote trouve au rire une cause assez drôle, mais qui est sûrement vraie : l'homme rit parce qu'il est chatouilleux.

« Pour peu qu'on soit chatouillé, on se met à rire, parce que le mouvement s'étend bien vite jusqu'à cette région (le diaphragme, NDA) [...]. La pensée est mise en mouvement en dépit de la volonté la plus réfléchie. Ce qui fait que l'homme est le seul animal qui soit chatouilleux, c'est la finesse de sa peau, et aussi cette circonstance que l'homme est

*le seul animal qui rit, le chatouillement et le rire se produisant par le mouvement de cette partie qui avoisine l'aisselle. »*

Aristote est très précis, on rit quand on vous chatouille sous les aisselles... Deux choses sont à retenir ici :

– Le rire est mécanique comme le chatouillement. On retrouvera cette idée chez Bergson.

– Mais le rire met aussi la pensée en mouvement : c'est une émotion, en quelque sorte.

Quand on rit, Aristote affirme que « *la pensée est mise en mouvement en dépit de la volonté la plus réfléchie* ». Ceci nous rappelle aussi que l'âme et le corps sont intimement unis chez Aristote. Le rire nous fait penser, il est une perturbation, il bouscule nos idées. En les troublant, il nous force à les préciser.

On retrouve cette idée chez Descartes. Dans le *Traité des passions* ou *Les Passions de l'âme* (1649), il consacre des articles à la moquerie et à la raillerie, qui sont des passions particulières. Il prend soin de distinguer le rire de la moquerie, cette « *joie mêlée de haine* ».

L'article « Du ris » vient juste après une analyse de la « pâmoison ». Ce rapprochement n'est ici pas un hasard. Se pâmer, c'est défaillir, tomber dans les pommes, chavirer. Est-ce que le rire nous fait chavirer ? (Le rêve secret de l'écrivain : faire chavirer le lecteur.) En tout cas, il nous fait tanguer, il nous secoue.

Que dit Descartes exactement ? Le rire est un phénomène physiologique. Pour résumer, lorsque nous rions, le sang gonfle les poumons, l'air est expulsé des poumons et sort par le gosier (le « sifflet ») et fait éclater la voix. Dans le même temps, l'air pousse le diaphragme et les muscles de la poitrine et de la gorge, et enfin les muscles du visage. C'est pour cela que lorsque l'on rit, on fait une drôle de tête — on est une autre personne. Remarquons au passage que sur toutes les photos d'identité de nos passeports, il est interdit de rire ou de sourire.

Descartes ajoute que le rire est « *un des principaux signes de la joie* ». Pourquoi ? Parce que la joie provoque un « chatouillement », et c'est ce chatouillement qui fait rire. Descartes critique Aristote, mais il l'utilise aussi beaucoup ! Il le reprend ici mot pour mot.

### Le rire, aux frontières de la philosophie

Dans *La Valeur du rire*, Virginia Woolf remarquait : « *Le rire à l'état pur, celui que font entendre les enfants et les sottes, n'a pas bonne réputation. On le tient pour la voix de la bêtise et de la frivolité qui n'inspirent ni le savoir ni l'émotion.* » Pour en comprendre la raison, il faut revenir à Platon. Dans un dialogue intitulé *Théétète*, Socrate fait face à deux personnages, Théétète (jeune mathématicien) et Théodore (son maître).

« Aristote trouve au rire une cause assez drôle, mais qui est sûrement vraie : l'homme rit parce qu'il est chatouilleux. »

La question du *Théétète* est : qu'est-ce que c'est que la science ? Accessoirement : de quoi s'occupent ces gens bizarres que sont les philosophes ? La thèse du texte est la suivante : la science est l'opinion vraie – mais pas n'importe laquelle ; c'est une opinion vraie accompagnée de *logos*, à la fois raison, réflexion, mesure...

L'un des reproches faits aux philosophes et aux intellectuels est de ne pas vivre dans la vraie vie, d'être dans les nuages. « *Coucou les nuages* », disait Nietzsche. Le philosophe plane, il n'a pas les pieds sur terre. Ce reproche est vulgaire, dit Socrate, il est injuste. Qu'est-ce que la vraie vie ?

Socrate explique à Théodore le rôle du philosophe. C'est vrai, dit-il, que le philosophe ne s'abaisse pas à ce qui est près de lui. Il essaye de voir un peu plus loin que le présent. Il ne se limite pas à l'immédiat. Mais c'est justement ce qui fait sa force. C'est là que Socrate raconte l'histoire de la servante et de Thalès. Le célèbre astronome observait les étoiles quand il est tombé dans un trou, s'attirant la raillerie de sa servante originaire de Thrace.

Il y a deux prétentions rivales qui s'affrontent, deux attitudes par rapport à la vie. Rire ou comprendre, il faut choisir, dit Platon. D'où l'adage bien connu de Spinoza, « *Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere* », ne pas rire, ni pleurer, ni détester, mais comprendre.

En résumé, la servante se moque de Thalès qui est « tête-en-l'air », mais son rire est celui de l'ignorance.

Remarquons qu'ici l'exclusion du rire passe par sa dévalorisation. Ce n'est pas un hasard si c'est une servante (d'un rang social inférieur, et originaire d'une région considérée comme arriérée) qui se moque du célèbre savant. Elle est incapable de comprendre sa grandeur. Le philosophe et journaliste Robert Maggiori disait que cette exclusion du rire constituait une sorte de « scène primitive » de la philosophie. Deuxième remarque, rarement soulignée : c'est d'une femme, supposée inférieure à l'homme, que provient le rire.

Comment interpréter ce passage ? Cela ne veut pas dire que les philosophes n'ont pas le droit de rire. Comme souvent avec Platon, les questions sont plus importantes que les réponses. Cela veut dire que le rire pose problème, en tout cas qu'un certain rire pose problème. D'ailleurs, Socrate rit beaucoup avec ses interlocuteurs.

On rit dans *Le Banquet*, et l'on picole beaucoup. Lorsqu'Aristophane expose sa théorie de l'amour-fusion (quand on s'aime, on ne fait plus qu'un), Eryximaque rigole ouvertement. Les autres aussi, sans doute. Je pense qu'Aristophane a raconté cette histoire pour faire rire. Il ne faut pas trop la prendre au sérieux... On est libre d'y croire ou non !

On rit aussi dans *La République*. À Glaucon qui rit grassement des propos de Socrate vantant les mérites de l'égalité sexuelle, Socrate l'avertit de ne pas rire trop vite : « *Il ne faut pas cueillir trop tôt le fruit du rire.* » Sous-entendu : vous serez jugé sur la qualité de votre

rire. Il n'y a pas seulement un lieu ou un milieu pour rire ; il y a un temps pour rire. Un bon tempo. Ce qui est bête, ce n'est pas de rire, c'est de rire trop tôt, ou trop tard.

L'éclairage de Platon sur le rire est indirect, il n'y a pas de dialogue de Platon sur le rire. Entre les lignes, il n'est pas interdit de supposer cependant qu'il existerait une sorte de science du rire, qui serait elle-même philosophique, science dont ne parle pas Platon, mais qu'on peut toujours essayer d'imaginer, sachant qu'on s'expose à son tour au ridicule. Peut-être faut-il apprendre à rire, comme on apprend à apprivoiser ses émotions.

## Intervention de la littérature, sur son fier destrier

C'est là que la littérature intervient, c'est là qu'on a besoin d'elle, la philosophie et la littérature devant aller la main dans la main. La littérature s'intéresse à la nature humaine, comme la philosophie. Mais le roman a horreur des généralités. Il parle du monde réel, non du monde des Idées. Il a un coup d'avance sur la philosophie. C'est Milan Kundera qui écrit dans *L'Art du roman*<sup>2</sup> : « *Le roman connaît l'inconscient avant Freud, la lutte de classes avant Marx, il pratique la phénoménologie [la recherche de l'essence des situations humaines] avant les phénoménologues.* »

Il se trouve d'ailleurs que les deux auteurs fondateurs de la tradition du roman européen, Rabelais et Cervantès, sont des auteurs comiques et éminemment philosophiques. Dès l'invention du roman, l'*ethos* comique est présent. Un *ethos* pensé comme stratégie élaborée tout autant qu'assumée, instrument de prise de distance à l'égard des procédés romanesques et de satire sociale, les deux étant indissociables.

### La « sagesse joyeuse » contre la solennité des « culs de plomb »

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, celui de « la douceur de vivre », est un lieu commun qui ne correspond évidemment pas à la réalité. La « gaieté française » est un mythe romantique qui a contribué à une caractérisation de la nation française au XIX<sup>e</sup> siècle. Et l'on n'a pas fini de s'interroger sur l'idéal de l'« honnête homme » qui naît au XVII<sup>e</sup> siècle, sur le siècle des Lumières et la passion des idées. On pourrait ajouter qu'on ne résume pas en quelques lignes deux siècles de littérature, et qu'entre la satire des *Fables* de La Fontaine et l'ironie voltairienne, il s'est opéré une transformation que l'on peut qualifier de révolutionnaire. Il y a malgré tout entre eux des points communs, à commencer par cette gaieté qui scandalisait tant Mme de Staël : « *Candide est un ouvrage d'une gaieté*



▲ Honoré Daumier, Don Quichotte et la mule morte, d'après le roman de Cervantès, 1867, musée d'Orsay, Paris.

*infernale car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun.<sup>3</sup> »*

La gaieté de La Fontaine, Molière, Fontenelle, Lesage, Marivaux, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, mais aussi de Scarron et de son *Roman comique*, c'est celle d'une joie tonique qui enchante le récit. Un ton qui n'interdit ni la souffrance, ni la laideur, ni la mort, contrairement à ce que l'on entend parfois – qui interdit une seule chose en vérité : le pathétique.

L'article « Gaieté » de l'*Encyclopédie* précisait : « La gaieté est le don le plus heureux de la nature. [...] Elle est la manière la plus agréable d'exister pour les autres et pour soi. »

Cette gaieté toujours en éveil, on la retrouve aussi dans la musique, entre autres chez Mozart. Saul Bellow notait qu'avec l'ironie et la légèreté de sa musique, « la raideur des idéaux du XIX<sup>e</sup> siècle, la boursoufflure des dictateurs du XX<sup>e</sup> siècle sont rejetées et ridiculisées<sup>4</sup> ». Il y a sans doute plus d'une correspondance entre le style verbal et le style musical d'une époque. À propos du rôle de l'art, Bellow parle encore de

« l'élévation de l'âme au-dessus de la douloureuse participation à la réalité ». C'est aussi une bonne définition de l'humour.

Nietzsche rapprochait, lui, la « sagesse joyeuse » et le tragique (qui est à l'opposé du pathétique) : « Le rire et la sagesse joyeuse, mais encore le tragique avec sa sublime déraison », voilà pour lui ce qui caractérise le grand style français. Le rire ne va pas sans légèreté, dont le contraire pour le philosophe allemand est le « cul de plomb » : « Chez un philosophe, la lourde indignation morale atteste inmanquablement que tout humour philosophique l'a fui.<sup>5</sup> » Le cul de plomb aujourd'hui est un bon client pour les chaînes d'information en continu. Il a un avis sur tout, il distribue les bons et les mauvais points. Il n'a aucun humour, naturellement – l'humour, le présentateur de télévision s'en charge.

L'admiration de Nietzsche pour les écrivains français est absolue. Sa francophilie n'a pas de limite, et il ne cesse de glorifier le XVII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle français, l'« âme française », sa « noblesse inventive ». La « noblesse européenne » – pas l'aristocratie, mais « la noblesse du sentiment, du goût, des mœurs » – est l'invention de la France. Sachant que selon lui, la France est d'abord européenne, au diable le nationalisme. Il ajoute : « Dans tout esprit français, il y a une petite dose de déraison. » La déraison à petite dose est un bon programme de vaccination contre la folie furieuse.

La première édition de *Humain trop humain* est dédiée à Voltaire. La phrase de Nietzsche est célèbre : « J'irai même établir une hiérarchie des philosophes d'après la qualité de leur rire. »

### Le cas de Sterne, et la force de l'humour anglais

Si on parle du XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut parler de l'influence anglaise en général et de celle de Laurence Sterne en particulier, redécouvert en France depuis une vingtaine d'années, notamment grâce aux traductions de Guy Jovet aux éditions Tristram. Le roman moderne est né en Angleterre, l'humour est une invention anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le dictionnaire du *Le Robert* précise que le mot « humour » apparaît en français en 1725, et qu'il vient de l'anglais *humor*, lui-même emprunté au français « humeur ».

Avec le *Tom Jones* de Fielding (l'un des livres de chevet de Marx), *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* est sans doute le grand roman du XVIII<sup>e</sup> siècle, un roman parodique à l'impact immense. Sterne est imité par Diderot (Jacques le fataliste se démarque en permanence de Tristram Shandy), mais aussi par Balzac, Heine, Richter, ou Nodier. Au XX<sup>e</sup> siècle, Joyce et Kundera, parmi d'autres, revendiquent l'héritage de Sterne.

*Finnegans Wake*, le roman de Joyce réputé illisible, est irrigué de part en part par Sterne.



► Tournage dans un jardin anglais, adaptation cinématographique du chef-d'œuvre de Laurence Sterne, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy (1759-1770)*, réalisation Michael Winterbottom avec Steve Coogan, Rob Brydon, Keeley Hawes, 2006.

« Le parfum antipathique de la littérature, ce n'est pas le musc entêtant des poèmes de Baudelaire, c'est l'eau de rose, les vieilleries sentimentales, les effusions lacrymales. »

Entre parenthèses, il y a une forme de dichotomie chez Diderot qui m'a toujours stupéfié. Celle qui consiste à vanter le « genre sérieux » en matière de théâtre en composant des pièces mélodramatiques que plus personne ne lit aujourd'hui, et à écrire d'autre part « pour ses tiroirs » des textes comme *Le Neveu de Rameau* ou *Jacques le Fataliste*, qui sont des chefs-d'œuvre d'humour absolus, mais qui n'ont pas été publiés de son

vivant (en tout cas pas en intégralité).

Mais peut-être la dichotomie de Diderot est-elle encore la nôtre, ce qui expliquerait pourquoi la sensibilité diderotienne nous touche encore aujourd'hui. « *J'enrage, dit-il, d'être empêtré dans une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, ni mon cœur de démentir.*<sup>6</sup> »

Milan Kundera parle d'un rire européen, d'un rire lié au roman européen. « *Pour Rabelais, la gaieté et le comique ne faisaient encore qu'un. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'humour de Sterne et de Diderot est un souvenir tendre et nostalgique de la gaieté rabelaisienne.* » La nostalgie n'étant plus ce qu'elle était, on retiendra l'adjectif « tendre » pour qualifier le rire de Sterne et de Diderot. « *Bienveillant* », disait Nietzsche à propos de Sterne.

## Le pathétique ridiculisé, ratiboisé et finalement ruiné

### Se moquer, quand les émotions nous trompent

Se tenir loin des influences saturniennes – par référence à cette planète à laquelle on associe le pouvoir de provoquer la mélancolie – n'est pas seulement un parti pris esthétique, c'est aussi un parti pris éthique.

Il faut citer *L'Anatomie de la mélancolie* de Burton, un livre paru en 1620 et qui a eu une grande postérité, jusque chez les écrivains romantiques. On peut lire aujourd'hui dans Wikipedia que Sterne tourne Burton en ridicule. Mais Sterne tourne moins Burton en ridicule qu'il ne prend ses distances avec le romantisme frémissant de la *Clarissa* de Richardson.

On connaît le vers de La Fontaine : « *Il n'est rien qui ne me soit souverain bien/ Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.* » Comme le dit encore Philip Roth : « *Le rire le plus fou peut jaillir des situations les plus noires.* » Qu'on se le dise : le parfum antipathique de la littérature, ce n'est pas le musc entêtant des poèmes de Baudelaire, c'est l'eau de rose, les vieilleries sentimentales, les effusions lacrymales.

Dans un article paru dans la NRF<sup>7</sup>, Guy Jouvét montre comment Sterne opère « la méthodique et joyeuse mise à mort du pathétique, condition sine qua non d'un univers esthétique autonome. » C'est bien aux éternels « poncifs de la passion » que s'en prend Sterne. Le comique de Shandy, explique Guy Jouvét, « met en scène en pleine lumière le pathétique dans son système complet, organisé, fermé sur soi, de clichés et d'illusions soigneusement cultivées ».

Pourquoi cet acharnement contre le pathétique, pourrait-on demander ? Laissons la parole à Guy Jouvét. « L'assassinat du pathétique est bien celui du cliché puisque le premier (le "subi") est l'effet du second. L'effet tombe avec la cause. Sentiments, passions, affections ne sont ni bons ni mauvais, ni ridicules en eux-mêmes. Mais ils ne sont généralement éprouvés que dans le moule social de valorisations inauthentiques, dont le langage du cliché est l'armature. Le pathétique est ridiculisé par nos grands auteurs [...] comme une infection individuelle provoquée par une épidémie – ou une endémie – sociale... »

À méditer à l'heure du triomphe des réseaux sociaux. Le journaliste Bruno Patino, auteur d'un essai récent sur ce qu'il appelle la « servitude numérique »<sup>8</sup>, nous rappelle qu'il existe aujourd'hui sur Internet des algorithmes qui confèrent une prime de visibilité aux contenus provoquant de la colère et de l'émotion... Bruno Patino suggère de diminuer la portée et le champ d'application de ces algorithmes.

Dans un autre recueil d'essais intitulé *L'Art du roman*<sup>9</sup>, Virginia Woolf en appelle à cette partie de notre être qui se réjouit plutôt que de se lamenter. Elle compare les écrivains russes (alors à la mode) et les écrivains anglais. Ces derniers, dit-elle, sont peut-être moins profonds, mais ils sont plus réjouissants, et elle souligne la « délectation naturelle » que les Britanniques trouvent dans l'humour et le comique. Shakespeare y est sans doute pour quelque chose, et Sterne aussi.

Pour Woolf, les Russes possèdent un atout qui est aussi un handicap, littérairement parlant : la foi dans l'idée que la Russie est la patrie des émotions les plus profondes et les plus sincères. Les Russes sont trop préoccupés par leur âme et « l'âme n'a pas le sens de l'humour »<sup>10</sup>. Inutile donc de vouloir spiritualiser le roman. Il y a une vérité du rire, affirme encore l'auteur. « Pour pouvoir rire de quelqu'un, il faut d'abord être capable de le voir tel qu'il est. » Woolf identifiait l'esprit de solennité au caractère masculin. Pourquoi pas ? N'y a-t-il pas après tout une androgynie fondamentale de tout être humain ?

### L'avenir sourit-il ?

À propos du roman européen, Kundera parlait de l'héritage décrié de Cervantès. Il faisait un constat pessimiste sur l'évolution du roman européen. « L'esprit du roman est l'esprit de complexité », disait-il. Or cet esprit a de moins en moins de

chances de se faire entendre « dans le vacarme des réponses simples et rapides<sup>11</sup> » qu'exige aujourd'hui le temps médiatique.

L'humour est l'attitude civilisée face à l'inévitable conflit qui survient lorsque vous faites face à un individu bardé de certitudes. Attention donc de ne pas demander aux romanciers de confirmer nos

certitudes du moment présent. Le roman possède « la sagesse de l'incertitude » (Kundera). Ce que Kundera nomme « l'appel du jeu » ou Roth « la primauté du ludus » doit être défendu. Le roman n'a rien à voir avec la propagande.

Nietzsche, lui, n'était pas pessimiste. Il disait que le rire avait encore de l'avenir, et on a envie d'être optimiste avec lui. Le rire a à voir avec la sympathie, dont Hume disait qu'elle était au fondement de la morale. Une morale bien éloignée de la morale du respect que prônait Kant. Le rire a ses raisons que la raison ne connaît pas, et il manque peut-être à la critique kantienne une critique de la Raison comique.

Alors, pourquoi ne pas être drôle dans un livre, comme le demandait Philip Roth ? Plaçons-nous un instant du point de vue de l'écrivain. Peut-être parce que dans l'art en général, et dans le roman en particulier, le rire est la chose la plus compliquée à obtenir, car la plus inanalysable. Comme le disait Virginia Woolf : « Il n'est rien de plus difficile que le rire, mais aucune qualité n'a plus de valeur. » Un conseil au lecteur d'aujourd'hui : méditez en pleine conscience tant que vous voulez, lisez autant de livres de développement personnel que vous pouvez en ingurgiter, mais surtout soyez gais.

« L'humour est l'attitude civilisée face à l'inévitable conflit qui survient lorsque vous faites face à un individu bardé de certitudes. »

1. Paru dans le *Guardian* du 16 août 1905, repris dans *Rire ou ne pas rire*, Éditions de la Différence, 2014.

2. Milan Kundera, *L'Art du roman*, Gallimard, 1986.

3. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, tome 3, 1814.

4. Saul Bellow, *Tout compte fait*, Plon, 1995.

5. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, 1882.

6. Diderot, *Lettre à Madame de Maux*, 1769.

7. Guy Jouvét, « Laurence Sterne, l'assassinat du pathétique ou le shaker de Charlot », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 2005, n° 572.

8. Bruno Patino, *La Civilisation du poisson rouge*, Grasset, 2019.

9. Virginia Woolf, *L'Art du roman* (textes écrits entre 1919 et 1940), Points-Seuil, 2009.

10. *Ibid.*

11. Milan Kundera, *op. cit.*